3 vol. in-8°), ouvrage qui produisit une profonde sensation chez les bibliographes de l'Allemagne. Ersch reçut tant d'encouragements de la part de Hufeland et d'autres savants distingués, qu'il entreprit un *Répertoire général de la littérature*. Cette œuvre n'exigea pas moins de 8 volumes (Iéna et Weimar, 1793-1809) pour résumer les productions littéraires de quinze années (1785-1800). Il ne faut pas, toutefois, perdre de vue que cet épitome comprenait non-seulement des livres, mais encore des articles de journaux et de revues, et l'un des traits les plus caractéristiques de ce travail, c'est que les critiques mêmes auxquelles les diverses œuvres littéraires ont été soumises se trouvent signalées avec la plus grande précision, avec des signes particuliers pour indiquer la nature, bienveillante ou malveillante, des comptes rendus.

Tandis que ce travail immense était en cours d'exécution, Ersch conçut l'idée d'une encyclopédie universelle de la littérature moderne; il accomplit en partie ce projet, car il fit paraître cinq volumes sur la littérature française (la *France savante*), et, en même temps, une édition française du même ouvrage, sous le titre de la *France littéraire* (1797-1806). En 1803, Ersch fut nommé professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle; en 1808, il fut en même temps chargé de la direction de la bibliothèque de l'université, et conserva ces deux emplois jusqu'à sa mort. Il couronna ses travaux en fondant, en collaboration avec Gruber, l'*Encyclopédie générale des sciences et des arts*. 17 volumes formant la première partie, section A—G, furent publiés par Ersch et Gruber; le premier parut en 1818. Après la mort de Ersch, cette section fut continuée par Gruber, et, après la mort de ce dernier, en 1851, par MM. H.-F. Meier et Hermann Brockhaus. La deuxième section (H-N) est confiée à la direction de A.-G. Hofman, d'Iéna, et la troisième et dernière (O-Z) à celle de H.-F. Meier, de Halle. Il en a déjà été publié environ 140 volumes. Cet ouvrage est l'encyclopédie allemande la plus savante et la plus soignée qui existe; c'est aussi le chef-d'œuvre littéraire de l'Allemagne contemporaine. Ersch est également auteur d'un *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'aux temps modernes* (Amsterdam et Leipzig, 1812-1814, 2 vol.).

ERSE s. f. (èr-se). Ancienne orthographe du mot HERSE.

— Mar. Cordage dont les deux bouts sont épissés et qui forme ainsi un anneau. ‖ *Erse de mât*, Anneau formé d'un filin fourré, capelé au tenon d'un mât pour servir de point d'appui aux faux haubans. ‖ *Erse d'aviron*, Celle qui sert à tenir l'aviron qui agit sur un tolet. ‖ *Erse de gouvernail*, Celle qui, tout en laissant au gouvernail la facilité de tourner, l'empêche de sortir de ses ferrures. ‖ *Erse de culasse*, Anneau en cordage capelé au bouton de culasse, pour servir de point d'appui aux crocs des palans de manœuvre. ‖ *Erse de poulie*, Cordage qui entoure la caisse de la poulie et qui se termine par un fouet servant à frapper cette poulie. ‖ *Erse de vergue*, Fort cordage fourré qui entoure la vergue et présente à la partie supérieure une boucle dans laquelle on croche la poulie triple des drisses.

ERSE adj. (èr-se). Ethnol. Qui appartient aux habitants de la haute Ecosse : *Coutumes* ERSES. *Langue* ERSE. *Littérature* ERSE.

— **Encycl.** La langue *erse* constitue un dialecte gaélique encore en usage dans quelques parties de l'Ecosse. Ce dialecte est nommé *gaelic albannach* par les montagnards descendants de ceux qui, chassés vers le nord par l'invasion des Kymris, furent pour cette raison appelés Scots (*scuits*, fugitifs). La langue *erse*, le maax de l'île de Man et l'érinnakh ou irlandais, constituent ensemble une branche de la famille celtique, le gaélique; l'autre branche, le kymrique, comprend le gallois, le coenish, actuellement éteint, et le breizad ou bas breton. Le mot *erse* a été également appliqué, mais à tort, aux Scandinaves et à leur langage. V. CELTIQUE (langue).

Tout en renvoyant au mot CELTIQUE pour les généralités, nous noterons ici quelques particularités de ce dialecte gaélique, que Macpherson a illustré par sa célèbre supercherie d'Ossian. C'est en langue *erse*, telle du moins que ce savant mystificateur a pu la reconstituer, que sont écrits les chants du fameux barde calédonien.

L'alphabet *erse* se compose de dix-huit lettres presque de forme anglo-saxonne, et tirant leur nom de celui des arbres (*ailm*, orme; *beithe*, bouleau; *coll*, coudrier, etc.). Les lettres *k, q, v, x, y* et *z* manquent. Beaucoup de consonnes ne sont pas prononcées, et la prononciation elle-même a varié suivant les époques et les localités. L'orthographe a été définie par le Dr Stewart, qui a fait en cette langue une traduction des Ecritures, et par le Dr Smith, auteur d'une paraphrase rimée des Psaumes. Le gaélique *erse* ne possède ni l'article indéfini, ni le genre neutre, ni une forme spéciale pour le temps présent des verbes. Il y a deux déclinaisons et deux conjugaisons. Une métaphonie particulière est en usage, comme : *fear*, un homme; *fir*, d'un homme; *fhir*, ô homme! Le système des préfixes et des suffixes ressemble à celui des langues sémitiques. Les nombres cardinaux sont : *aon, a-h-aon*, 1; *dhà, adhà*, 2; *tri*, 3; *ceithir*, 4; *cuig, coig*, 5; *sè, sia*, 6; *seachd*, 7; *ochd*, 8; *naoi, naoth*, 9; *deich*, 10; *aon deug*, 11, etc.; *fichead*, 20; *deich ar fichead*, 30 (10 + 20); *da fichead*, 40 (2 × 20), etc.; *ceud, ciad*, 100, 1,000, etc. Le nominatif pluriel se forme en ajoutant *ean*, comme *clàr sairean*, harpistes. Les sexes se distinguent soit par des mots différents, soit au moyen du préfixe *ban* ou *bain* pour les femmes, soit par un adjectif. Les pronoms personnels sont : *mi, mhi*, je; *tu, thu*, tu; *e, se*, il; *i, si*, elle; *sinn*, nous; *sibh*, vous; *iad, siad*, ils ou elles. Les pronoms relatifs : *a*, qui; *an*, dont et auquel; *na*, ce qui; *nach*, qui ne. Les adjectifs possessifs : *mo*, mon; *do*, ton; *a*, son; *ar*, notre; *bhur, ur*, votre; *anjam*, leur. Les pronoms interrogatifs : *co*, qui; *cia*, lequel; *ciod*, quoi. Les adjectifs indéfinis : *càch*, le reste; *cuid*, quelque; *eile*, autre. Conjugaisons : *phaisg mi*, j'enveloppai; *phaisg thu, phaisg e*, etc. Négativement : *do phaisg me*, etc. *Abair*, dire; *thubhairt mi*, j'ai dit; *air radh*, dit; *ag radh*, disant. Verbe être : *ta mi*, je suis; *ta thu*, tu es; *ta e*, il est; *ta sinn*, nous sommes, etc.; *am bheil mi*, suis-je; *cha'n eil mi*, ne sais-je pas, etc. Prépositions : *a, as*, de; *ag*, à; *air*, sur; *an*, dans; *bhàrr*, de (séparation); *car*, pendant; *do*, vers; *eadar*, entre; *gu*, jusqu'à : *mar*, comme; *o*, depuis; *rè*, durant; *re* ou *ris*, à; *trid*, à travers, par, etc. Le langage est très-guttural, et les méthodes euphoniques sont toutes spéciales.

Voici un échantillon de la langue *erse*. C'est le début du poëme d'Ossian, *Fingal :*

FIONNGHAL (duan I).
Fingal (chant I).

Shuidh Cuchullin aig balla Thùra,
S'assit Cuchullin près (le) mur (de) Thura,
Fo dhùbra craoibh dhuille na fuaim;
A (l') ombre (d'un) arbre (le) feuillage duquel frémissait;
Dh'aom a shleagh ri carraig nan cós,
Appuyait sa lance contre (le) rocher des grottes,
A sgaith mhòr r'a thaobh air an fheur.
Son bouclier immense à son côté sur le gazon.

Les meilleurs dictionnaires gaéliques-anglais sont ceux de Shaw (Londres, 1780), de Mac-Farlane (Edimbourg, 1815) et de Mac-Léod et Daniel Dewart (Londres, 1845). Quelques-uns de ces lexiques sont accompagnés d'une grammaire.

— *Littérature erse.* On possède très-peu de monuments écrits de la langue et de la littérature *erses*, et aucun document ou inscription d'une certaine antiquité. César n'a parlé absolument que des mœurs des Gaëls et ne nous apprend aucune particularité concernant leur langue ni la culture de leur esprit. Tacite, il est vrai, nous a conservé le discours prononcé par Galgacus à ses compagnons d'armes dans les montagnes de Calédonie. Tout en n'y voyant qu'un admirable morceau oratoire, peut-être est-il permis de croire qu'il a commenté et traduit des paroles que la tradition des camps romains lui avait transmises. A ce titre, ce discours peut figurer parmi les anciens monuments du pays; il atteste le courage et la virilité de ces populations énergiques. « Le jour de votre liberté commence, dit le héros à ses compagnons; la terre nous manque et le refuge de la mer nous est interdit par la flotte romaine; il ne nous reste que les armes. Dans le lieu le plus retiré de nos déserts, n'apercevant pas même de loin les rivages asservis, nos regards n'ont point été souillés du contact de la domination étrangère. Placés que nous sommes aux extrémités de la terre et de la liberté, jusqu'à présent la renommée de notre solitude et de ses replis nous a défendus : à présent les bornes de la Bretagne apparaissent. Tout ce qui est inconnu est magnifique; mais au delà de la Calédonie, aucune nation à chercher, rien, hormis les flots et les écueils, et les Romains sont arrivés jusqu'à nous... Dans la famille des esclaves, le dernier venu est le jouet de ses compagnons : nous, les plus nouveaux et conséquemment les plus méprisés dans cet univers de la vieille servitude, nous ne pourrions attendre que la mort, car nous n'avons ni guérets, ni mines, ni ports où l'on puisse user nos bras. Courage donc, vous qui chérissez la vie ou la gloire! Les épouses des Romains ne les ont point suivis; leurs pères ne sont point là pour leur faire honte de la fuite : ils regardent en tremblant ce ciel, cette mer, ces forêts qu'ils n'ont jamais vus. Enfermés et déjà vaincus, nos dieux les livreront dans nos mains... Ici votre chef, ici votre armée; là, le tribut, les travaux, les souffrances de l'esclavage : des maux éternels ou la vengeance sont pour vous dans ce champ de bataille. Marchez au combat, pensez à vos ancêtres et à votre postérité. »

De Tacite à Macpherson, aucun monument nouveau de la littérature *erse*. L'œuvre de Macpherson parut sous ce titre : *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse et traduits de la langue erse* (1758). Mais, dans les poésies d'Ossian, quelle part faut-il laisser à la vieille littérature calédonienne après avoir fait celle de Macpherson? Un savant écossais, Malcolm-Laing, avec une verve amusante, a retrouvé presque toutes les sources du prétendu barde du IIe siècle; c'est tout simplement la Bible, les poëtes grecs, Virgile, les poëtes anglais même, tout le monde enfin; quelques lambeaux de vieilles chansons guerrières recueillies dans les montagnes et la langue des anciens habitants, curieusement étudiée, ont seuls donné quelque couleur à cette singulière mosaïque. Peu de temps après la mort de Macpherson, lorsque la fable si habilement agencée eut attiré l'attention des savants sur les Hébrides et les districts de la haute Calédonie, où la langue *erse* est encore parlée et où se chantaient encore, croyait-on, des épopées si merveilleuses, le docteur Samuel Johnson s'y rendit et raconta qu'il n'avait rencontré que quelques vieux bardes imbéciles et radoteurs, absolument illettrés, et dont il n'avait pu tirer rien qui vaille.

Cependant miss Broke a publié (Dublin, 1789) un recueil de poésies *erses* d'une certaine valeur; ce sont des poëmes épiques et lyriques, des chants militaires et funéraires, qui, s'ils ne sont pas authentiquement l'œuvre des vieux bardes calédoniens auxquels on les attribue, s'ils ne datent pas des premiers siècles du christianisme, ont toutefois conservé quelques-uns des caractères de la poésie primitive.

ERSEAU s. m. (èr-sô — dimin. de *erse*). Mar. Nom que l'on donne quelquefois aux pattes des boulins. ‖ Cordage dont les deux bouts sont épissés ensemble de manière à former une circonférence d'un diamètre égal au calibre d'une bouche à feu, et qu'on place sur le boulet pour l'empêcher de rouler dans l'âme. ‖ Les matelots prononcent généralement ERSIAU, et quelques auteurs ont adopté cette orthographe.

ERSÉE s. f. (èr-sé — du gr. *ersaios*, mouillé de rosée). Acal. Genre d'acalèphes, de la famille des diphydes, comprenant deux espèces qui habitent les régions équatoriales de l'Atlantique.

ERSKINE (Jean), baron DE DUN, un des promoteurs de la Réforme en Ecosse, né en 1508 ou 1509, mort le 21 mars 1591. Après avoir terminé ses études à l'université d'Aberdeen, il partit pour une université étrangère pour s'y perfectionner. Ce fut lui qui, le premier, encouragea l'étude du grec parmi ses compatriotes, en ramenant de ses voyages un helléniste français qu'il établit à Montrose; il en appela d'autres dans la suite et se distingua toujours par une extrême libéralité pour l'instruction de son pays. A la mort de son père, il devint premier magistrat de Montrose. Les nouvelles opinions religieuses apportées par la Réformation avaient pénétré en Ecosse, mais malheur à ceux qui les adoptaient : ils étaient persécutés. Erskine ouvrit son château aux protestants et se fit un des plus zélés promoteurs de la Réforme. Dans la guerre de 1547 entre l'Angleterre et l'Ecosse, il se distingua par sa bravoure et repoussa les Anglais descendus de leurs vaisseaux pour piller les côtes. En 1557, il fut chargé par le Parlement de se rendre en France pour assister au mariage de Marie Stuart avec François II et de régler les conditions du contrat. A son retour en Ecosse, il vit avec joie les progrès du protestantisme favorisés par l'avénement d'Elisabeth au trône d'Angleterre. Cependant la régente d'Ecosse était hostile à la Réforme; elle somma les ministres protestants de comparaître à Stirling (mai 1559) pour se justifier de l'imputation d'hérésie. Des troubles allaient éclater à cette occasion; Erskine obtint de la régente que les ministres ne seraient pas jugés. Malheureusement, cette princesse viola sa promesse, quand elle pensa que le danger était passé; il en résulta une guerre civile qui se termina (1560) à l'avantage des protestants. A cette époque, Erskine s'était exclusivement voué à la prédication. Il fit partie du comité de cinq membres nommés par le Parlement pour régler la discipline du culte réformé et veiller à son exécution. Il eut part à la composition du *Second livre de discipline* (1577), où l'on trouve le modèle du gouvernement de l'Eglise presbytérienne.

ERSKINE (David), lord DUN, magistrat écossais, de la famille du précédent, né à Dun en 1670, mort dans la même ville en 1755. Après de sérieuses études de droit faites à l'université de Saint-André et à Paris, il devint avocat et embrassa avec ardeur la défense du clergé épiscopal, alors persécuté. Il siégea en 1711 à la cour du banc de la reine et fut chargé, en 1713, des fonctions de commissaire de la cour de justice. Il a écrit un ouvrage dont on fait le plus grand cas en Angleterre, et qui est intitulé : *Opinions de lord Dun* (1752, in-12).

ERSKINE (Ebenezer), théologien écossais, l'un des fondateurs de l'Eglise dissidente d'Ecosse, né en 1680, mort à Stirling en 1754. Il fut élevé à l'université d'Edimbourg, obtint la licence de prédicateur en 1702 et devint pasteur près de Portmook en 1703, poste qu'il conserva pendant vingt-huit ans. Là, comme à Stirling, où il vécut depuis 1731, il sut gagner l'affection de ses paroissiens, et il jouissait, dans toute l'Eglise d'Ecosse, de la plus grande popularité. Les dissentiments dans l'Eglise écossaise commencèrent en 1720, époque où parut l'ouvrage intitulé : *Essence de la divinité moderne*, qui semblait révéler des tendances hostiles aux doctrines dominantes. Erskine avait refusé de se soumettre au serment d'abjuration et s'opposait à la réimposition des patronages laïques, comme contraires à l'acte d'union et aux libertés de l'Eglise d'Ecosse; il se montrait, en même temps, l'un des plus ardents défenseurs de ce qu'on appelait les doctrines de l'*Essence*. Toutes ces causes réunies eurent pour résultat de le faire proclamer innovateur et révolutionnaire dans Israël. Il fut censuré par le synode, et, en 1733, solennellement réprimandé et admonesté à la barre de l'assemblée générale. Erskine et trois autres ecclésiastiques protestèrent contre cette décision, et comme ils persévérèrent dans la voie qui leur semblait la meilleure, ils furent suspendus de leur fonctions. Cette sentence fut, il est vrai, rapportée peu après; mais, dans l'intervalle, les ministres déposés s'étaient constitués en consistoire séparé et avaient attiré à eux de nombreux prosélytes. La séparation de l'Eglise d'Ecosse était dès lors un fait accompli. Erskine continua jusqu'à sa mort à prêcher, à Stirling, devant des congrégations dont l'importance croissait de jour en jour. On a de lui un recueil de *Sermons* (1762-1765, 5 vol.)

ERSKINE (Ralph), théologien et poëte écossais, frère du précédent, né à Roxburg en 1682, mort en 1751. Il était ministre de Dumferline, dans le comté de Fife, lorsqu'il fut déposé, en 1734, pour s'être joint à la secte des *seceders*. Il devint le pasteur préféré de ces sectaires, qui firent bâtir une église exprès pour lui. Erskine était poëte non moins que prédicateur. On a de lui des *Sonnets sur l'Evangile*, un grand nombre de *Sermons*, une *Paraphrase en vers du Cantique des cantiques*, et un traité polémique intitulé : *La foi ne tient point à l'imagination*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Glascow (1764, 2 vol. in-fol.).

ERSKINE (Jean), célèbre théologien écossais, né en 1721, mort en 1803. Il étudia la théologie contre la volonté de son père, qui aurait voulu le voir entrer au barreau, et fut appelé comme ministre à Edimbourg, dans la même église que l'illustre historien Robertson, son ancien camarade d'études. Zélé pour le progrès religieux, il s'enquérait de tout ce qui se passait dans les Eglises étrangères, même celles d'Amérique, et, afin de se tenir au courant, il entretenait une vaste correspondance dans le monde entier. Il réforma la prédication écossaise, jusqu'alors languissante et barbare. Sur la fin de sa vie, il apprit le hollandais et l'allemand pour compléter ses longues études sur l'état religieux des peuples. On a de cet homme éminent : des *Sermons* (1798, in-8°), devenus des modèles pour les prédicateurs écossais; des *Dissertations théologiques* (1765), et des *Esquisses de l'histoire de l'Eglise* (1790, in-8°), ouvrage rempli des documents les plus intéressants sur l'état de la religion dans l'Europe continentale. En 1801, il fit paraître cinq numéros d'un recueil périodique intitulé : *Nouvelles religieuses des pays étrangers*. Il a laissé d'autres ouvrages en manuscrit, qui ne verront probablement pas le jour, tant il est difficile de lire son écriture.

ERSKINE (Henri), jurisconsulte écossais, né à Edimbourg en 1746, mort en 1817. Il entra au barreau à l'âge de vingt-deux ans et se distingua par un talent oratoire fort rare à cette époque et dans ce pays, et par un désintéressement plus rare encore dans tous les pays et dans tous les temps. Whig des plus ardents, il devint l'ami intime de Fox, qui le fit nommer lord-avocat d'Ecosse (1782), fut appelé à siéger au Parlement et devint doyen de la Faculté des avocats d'Edimbourg. Ses infirmités le contraignirent à se démettre de ses fonctions. Henri Erskine serait peut-être un avocat encore célèbre, si son frère Thomas ne l'eût complétement éclipsé. Il avait, en outre, du talent pour les vers, et on a de lui, éparses dans divers recueils, quelques bonnes poésies fugitives.

ERSKINE (Thomas, baron), comte de BUCHAN, jurisconsulte et homme d'Etat anglais, frère du précédent, né à Edimbourg en 1750, mort à Almondale, près d'Edimbourg, en 1823. Après avoir suivi les cours supérieurs de sciences au collége de Saint-André, il entra dans la marine comme midshipman et accepta ensuite une commission dans l'armée de terre. Au bout de six années de service, il donna sa démission pour étudier le droit et fut admis au barreau en 1778. Sa première cause, la défense du capitaine Baillie, poursuivi pour libelle diffamatoire contre lord Sandwich, fut un brillant succès et le plaça tout d'un coup au premier rang des avocats anglais, place qu'il conserva toujours depuis. Ses plaidoiries furent presque toutes des triomphes. En 1779, c'est un libraire qu'il défend à la barre de la Chambre des communes sur une question de monopole. En 1781, c'est lord Gordon, accusé de haute trahison comme chef de l'insurrection antipaupériste, qu'il arrache à l'échafaud. En 1783, il reçut, avec une toge de soie, un brevet de préséance à la barre, et, la même année, il fut élu membre du Parlement. A la Chambre, il soutint le ministère Fox et parla en faveur du fameux bill sur les Indes orientales; mais il semble que l'éloquence parlementaire n'était pas dans les cordes de son talent, et les discours qu'il prononça devant le Parlement désappointèrent vivement ses nombreux amis; il y avait loin, en effet, de cette parole assez effacée aux splendides plaidoiries qui, au barreau, électrisaient tous ses auditeurs.

Aussi se hâta-t-il de revenir au théâtre de ses premiers succès. Possédé d'un amour ardent pour les libertés populaires, il consacra ses plus puissants efforts à défendre la liberté de la presse et les priviléges du jury, à flétrir les procès de tendance. En 1789, il défendit Stockdal, traduit devant le jury pour avoir publié un libelle contre la Chambre des communes. La plaidoirie qu'il prononça à cette occasion est peut-être celle où son talent oratoire se manifeste avec le plus d'éclat. Elle est d'autant plus remarquable que la doctrine qui y est développée et qui fut sanctionnée par le verdict du jury est le fondement de la liberté de la presse en Angleterre. En 1792, il défendit Thomas Paine, poursuivi comme auteur des *Droits de l'homme*, ce qui lui fit perdre l'emploi d'avocat général du prince de Galles, qu'il occupait depuis quelques années. Pendant vingt-cinq ans, Erskine ne cessa de plaider dans les causes les plus importantes soumises aux tribunaux de son pays, et, en 1794, il eut la consolation de donner le coup de grâce à la doctrine de trahison par induction, qu'il combattait depuis si longtemps.

Appréciateur éclairé des essais de rénovation sociale qui s'accomplissaient en France, il ne cessa, dans le cours des discussions des Chambres à propos des affaires françaises, de s'opposer à l'intervention de l'Angleterre en faveur des Bourbons. Sa brochure : *Aperçu sur les causes et les conséquences d'une guerre avec la France*, eut en peu de mois quarante-huit éditions. A la mort de Pitt, en 1806, et à la formation du cabinet Granville, Erskine fut nommé lord grand chancelier et créé pair sous le nom de baron Erskine du château de Restormal. Le ministère de lord Granville ne dura pas un an, et lord Erskine dut quitter l'emploi qui lui avait été confié avant d'avoir pu donner les preuves de son habileté à le remplir. Il passa le reste de sa vie dans la retraite. En 1815, il reçut l'ordre du Chardon et parut pour la dernière fois à la Chambre des lords, en 1820, à l'occasion du procès de la reine Caroline.

Lord Erskine est, sans contredit, le plus grand des avocats anglais, et son éloquence peut être comparée sans désavantage à celle des Pitt, des Fox, des Burke et des Sheridan. Nous avons dit ses succès au barreau. Il a eu l'honneur de présenter au Parlement le bill sur l'abolition de la traite, de plaider la cause des catholiques irlandais, de soutenir, par sa parole et par sa plume, les efforts faits par les Grecs pour conquérir leur indépendance; enfin, et ce n'est pas son moindre titre de gloire, il s'est montré le champion infatigable des libertés constitutionnelles. Une collection de ses plaidoiries en faveur de la liberté de la presse et contre la trahison par induction, réunies par James Ridgeway, publiée en 4 vol. in-8°, à Londres, en 1810-1811, fut suivie, en 1812, de la collection de ses plaidoiries sur des sujets divers, et, en 1847, de celle de ses discours devant le Parlement, avec un mémoire de lord Brougham (4 vol. in-8°). On a également de lord Erskine un roman politique, intitulé : *Armatas, fragment*, publié sans nom d'auteur (Londres, 1817, in-8°), et quelques traités politiques. On est tenté de croire que l'auteur de ces beaux ouvrages et surtout de tant de magnifiques plaidoyers dut léguer à sa veuve une belle fortune. Un jour, une femme qui se mourait de faim fut amenée devant le lord maire. « Qui êtes-vous? demanda le magistrat. — Lady Erskine, » répondit la femme. Lady Erskine touchait très-irrégulièrement une pension de 12 schellings par semaine, et le lord-maire dut organiser une souscription pour tirer de la misère la veuve de l'illustre lord chancelier.

ERSKINE (Charles), prélat et cardinal écossais, né à Rome en 1753, mort en 1811. Il suivit d'abord la carrière du barreau, puis entra dans les ordres, se rendit à Rome, où il acquit la faveur de Pie VI, fut envoyé en ambassade à Londres par ce pontife, à l'époque de la Révolution, y séjourna huit ans, puis revint en Italie, où il reçut de Pie VII le chapeau de cardinal. Sous le consulat, il se rendit à Paris et y fut bien accueilli par Bonaparte. Depuis lors, il disparut de la scène politique.

ERSKINE (David MONTAGU, lord), diplomate anglais, fils du précédent, né en 1777, mort en 1855. Il étudia le droit à Cambridge, fut admis au barreau en 1802 et entra, en 1806, au Parlement, pour la ville de Portsmouth. La même année, il fut envoyé comme ambassadeur aux Etats-Unis, où il résida jusqu'en 1809. Plus tard (1825), il fut appelé à l'ambassade de Stuttgard, et passa, en 1828, à celle de Munich, qu'il conserva jusqu'en 1843, époque où il rentra dans la vie privée.

ERSKINE (David-Stewart), comte de BUCHAN, érudit et biographe écossais. V. BUCHAN.

ERSLEW (Thomas-Hansen), littérateur danois, né à Randers en 1803. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de la philologie et de la philosophie, prit ses grades en 1821, et, après avoir vécu plusieurs années dans la retraite, vint habiter Copenhague, où il est devenu, en 1849, directeur des archives au ministère des cultes. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire universel des écrivains pour le Danemark* (Copenhague, 1841-1853, in-8°; supplément, 1854 et années suivantes), regardé comme le livre le plus parfait en ce genre que l'on possède jusqu'à ce jour en Europe.

ERSŒE s. f. (èr-sé). Zooph. Genre d'acalèphes hydrostatiques, de la famille des diphydes, dont le corps a une seule cavité antérieure, et qui sont répandus dans toutes les mers, surtout dans celles des régions chaudes, à peu de distance des côtes.

ERSTEIN, bourg de France (Bas-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Schlestadt, sur l'Ill; pop. aggl. 3,649 hab. — pop. tot. 3,899 hab. Moulins à blé, tanneries, blanchisseries, tuileries, teintureries.

Erstein est une ville ancienne, autrefois fortifiée, et dans laquelle les rois francs avaient une résidence. Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, constitua le domaine d'Erstein en douaire pour son épouse Irmingarde, qui y fonda, au IXe siècle, un couvent de bénédictines. La source saline calcaire de Holtzbald, qui jaillit aux environs du bourg, autrefois très-fréquentée par les personnes atteintes de rhumatismes, est presque complétement abandonnée aujourd'hui.

ERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron VAN), érudit belge, né à Anvers en 1778, mort à La Haye en 1823. Il étudia à Juilly, près de Paris, et apprit ensuite plusieurs langues vivantes. Il devint successivement suppléant au Corps législatif, secrétaire du conseil général des Deux-Nèthes, sous-préfet d'Oudenarde, auditeur au conseil d'Etat. A la Restauration, il se rallia au gouvernement hollandais et obtint de ce gouvernement diverses charges honorifiques et lucratives. Les fonctions publiques d'Ertborn ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à la culture des lettres. On a de lui : *Remarques historiques sur l'Académie de Saint-Luc, etc.* (Anvers, 1806, in-8°, en flamand); *Recherches historiques sur l'Académie d'Anvers, etc.* (Anvers, 1806, in-8°, en français); un grand nombre d'odes et de pièces fugitives en vers français.

ERTEL (Basile), philologue russe, mort en 1847 à Saint-Pétersbourg, où il était conservateur de la bibliothèque publique. Il s'était fait une grande réputation par les livres qu'il avait publiés pour l'enseignement des langues française, allemande et russe, et sa méthode, connue sous le nom de méthode d'Ertel, a pendant longtemps été la seule usitée dans les établissements d'instruction publique de la Russie. Parmi ses ouvrages, les plus remarquables sont : *Cours pratique de langue française; Dictionnaire complet de zoologie et de botanique, en latin, en français et en russe; Dictionnaire français-russe; Dictionnaire allemand-russe*. Ce dernier ouvrage obtint le prix Demidoff, accordé à l'œuvre littéraire la plus utile.

Ertenk ou **Erzenk**. C'est le nom donné par les Persans au fameux livre de figures laissé par *Mani* ou *Manès*, fondateur de la secte des manichéens. Ce livre est célèbre dans les traditions persanes; il aurait été peint en Chine, où les Persans font naître les plus grands artistes et tous les chefs-d'œuvre. Le livre d'*Ertenk*, dont l'exécution était merveilleuse, passait pour le prototype de ces admirables manuscrits que nous ont légués les Persans; il joue un grand rôle dans les comparaisons des poëtes. La tradition rapporte qu'il contenait des figures magiques, astrologiques, symboliques, etc., qui renfermaient la doctrine de Manès tout entière et la révélation de tous les secrets, de tous les mystères de la nature, ainsi que la prédiction des événements futurs, etc.

ERTHAL (François-Louis, baron D'), prélat allemand, né à Lohr, près de Mayence, en 1730, mort à Wurtzbourg en 1795. Il fut élu prince-évêque de Wurtzbourg en 1779, et prince-évêque de Bamberg la même année. L'empereur Joseph, qui avait eu précédemment l'occasion de l'apprécier, lui avait conféré de hautes dignités, entre autres celle de commissaire impérial à la diète de Ratisbonne. Dans tout le cours de son administration, Erthal se fit admirer par la sévérité de ses mœurs, par ses sages réformes, par ses nombreuses institutions de bienfaisance, et surtout par son patriotisme, qui lui fit, sans charger son peuple, trouver de grandes ressources pour soutenir la guerre contre la France. Il a écrit, en allemand, un traité *Sur l'esprit du temps et sur les devoirs des chrétiens* (Wurtzbourg, 1703, in-8°), et des *Sermons adressés au peuple de la campagne* (Bamberg, 1797, in-8°).

ERTHÉSINE s. f. (èr-té-zi-ne — anagr. de *Thérésine*, nom de femme). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, de la tribu des pentatomes, dont l'unique espèce habite la Chine.

ERTINGEN, bourg de Wurtemberg, cercle du Danube, bailliage de Riedlengen; 2,125 hab. Manufacture de toiles. Belle église catholique. Dans les environs, on cultive le lin sur une grande échelle.

ERTINGER (François), graveur français, né à Colmar en 1640. Il a gravé un très-grand nombre de morceaux, qui n'ont pas tous un égal mérite. On distingue dans son œuvre : *Histoire d'Achille*, en huit pièces, d'après Rubens; *Histoire des comtes de Toulouse*, en dix pièces, d'après Raimond La Fage; *Siége de Cambrai par Louis XIV*, d'après Van der Meulen; une *Bacchanale*, d'après Poussin.

ERTOGRUL-BEG, chef turc, né vers 1198, mort en 1288. Il est célèbre surtout pour avoir donné le jour à Othman, fondateur des Osmanlis ou Ottomans. Fils de Soliman-Schah, Ertogrul et son frère Dunda émigrèrent vers l'Asie Mineure après la mort de leur père, en 1231, avec 400 membres de leur famille. En route, ils rencontrèrent le sultan de Konich, Ala-el-Edin, aux prises avec une horde mongole, se joignirent à lui et le sauvèrent d'une défaite complète. En reconnaissance de ce service, le sultan donna en fief à Ertogrul les terres voisines du fleuve Sangara. Ertogrul agrandit considérablement ce petit Etat, destiné à devenir l'empire ottoman. Il enleva d'abord aux Grecs la ville de Karadja-Hissar et obtint ensuite l'investiture du fief d'Eskischehr. Il laissa trois fils : Goundouzulp, Saronyati et Othman, le plus célèbre des trois.

ÉRUBESCENCE s. f. (é-ru-bèss-san-se — du lat. *erubescere*, devenir rouge, qui est formé de *e* préfixe, et de *ruber*, rouge). Action de rougir; état de ce qui commence à devenir rouge.

ÉRUBESCENT, ENTE adj. (é-ru-bèss-san, an-te — lat. *erubescens;* de *erubescere*, rougir). Qui rougit, qui devient rouge : *Fruits* ÉRUBESCENTS. *Joues* ÉRUBESCENTES.

ÉRUBESCITE s. f. (é-ru-bèss-si-te). Variété de minerai de cuivre qu'on n'a encore rencontrée qu'en Australie, dans une mine de cuivre, en petits lambeaux et en filons, distribués au travers de pyrites de cuivre.

ÉRUCA s. f. (é-ru-ka — mot lat. formé de *uro*, je brûle, par allusion à la saveur des graines). Bot. Nom scientifique du genre roquette.

ÉRUCAGO s. f. (é-ru-ka-go — du lat. *eruca*, roquette, proprement chenille. Le latin *eruca*, chenille, et *rauca*, ver, paraissent appartenir à *runco*, en sanscrit *raç*, blesser, couper, frapper. Graff a comparé hypothétiquement l'ancien allemand *rûpa;* mais le changement de *k* en *p* est étranger au germanique, et *rûpa* appartient clairement à *raufian*, gothique *raupian*, arracher, qui se rattache lui-même à la racine *lup*, fendre, avec changement de *l* en *r*). Bot. Section du genre bunias. ‖ On dit aussi ÉRUCAGE et ÉRUCAGUE.

ÉRUCAIRE s. f. (é-ru-kè-re — du lat. *eruca*, roquette). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des érucariées, comprenant une dizaine d'espèces.

ÉRUCARIÉ, ÉE adj. (é-ru-ka-ri-é — rad. *érucaire*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre érucaire.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des crucifères, ayant pour type le genre érucaire.

ÉRUCASTRE s. m. (é-ru-ka-stre — du lat. *eruca*, roquette, avec la désin. péjor. *astre*). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des brassicées, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent surtout le bassin méditerranéen.

ÉRUCIFOLIÉ, ÉE adj. (é-ru-si-fo-li-é — du lat. *eruca*, roquette; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ressemblent à celles de la roquette.

ÉRUCIFORME adj. (é-ru-si-for-me — du lat. *eruca*, chenille, et de *forme*). Hist. nat. Qui ressemble à une chenille.

ÉRUCINE s. f. (é-ru-si-ne — du lat. *eruca*, roquette). Chim. Substance provenant de l'extrait âcre de moutarde blanche.

ÉRUCIR v. a. ou tr. (é-ru-sir). Véner. En parlant du cerf, Prendre une branche entre les dents et la sucer : ÉRUCIR *une branche*.

ÉRUCIVORE s. f. (é-ru-si-vo-re — du lat. *eruca*, chenille; *voro*, je dévore). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des pies-grièches.

ÉRUCOÏDE adj. (é-ru-ko-i-de — du lat. *eruca*, roquette, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à la roquette.

ÉRUCTATION s. f. (é-ru-kta-si-on — rad. *éructer*). Emission bruyante, par la bouche, de gaz accumulés dans l'estomac.

— **Encycl.** Les gaz, une fois formés dans l'organe de la digestion, donnent lieu à une sensation pénible et au besoin de les expulser. Les contractions de l'estomac suffisent quelquefois pour atteindre ce but; dans d'autres cas, le diaphragme et les muscles abdominaux doivent leur venir en aide. Par suite de leur poids spécifique, les gaz tendent toujours à s'élever à la partie supérieure de l'organe; ils sont plus facilement rejetés quand le malade est debout que quand il est couché. Le bruit qui se produit presque toujours au moment de la sortie des gaz est dû à la contraction de l'œsophage, qui résonne comme une anche membraneuse à l'endroit où il se termine dans le canal béant du pharynx. Les gaz entraînent quelquefois avec eux des vapeurs légèrement acides, dues au travail de la digestion.

ÉRUCTER v. n. ou intr. (é-ru-kté — du lat. *eructare*). Rejeter, rendre par la bouche et avec bruit les gaz contenus dans l'estomac.

— Activ. Rendre par la bouche en rotant : *Le patient ouvrit sa large bouche et* ÉRUCTA *un fragment de truffe qui alla frapper la tapisserie.* (Brill.-Sav.)

— Fig. Emettre avec violence, lancer, vomir : ÉRUCTER *des injures.*

ÉRUDIT, ITE adj. (é-ru-di, i-te — rad. *érudir*, vieux mot qui signifiait instruire). Docte, savant, instruit de ce qui a été écrit ou de ce qui s'est fait dans les temps anciens : *Homme* ÉRUDIT. *Femme* ÉRUDITE. *On pardonne aux gens d'être* ÉRUDITS *lorsqu'ils ne sont pas assommants. Faire un enfant* ÉRUDIT, *c'est chose insensée.* (Michelet.) ‖ Qui témoigne d'une grande érudition : *Ouvrage* ÉRUDIT.

— *Peuple érudit*, Ensemble des personnes érudites : *Le* PEUPLE ÉRUDIT *vante fort le bon Homère.* (Desfontaines.)

— Substantiv. Personne qui a de l'érudition : *C'est un* ÉRUDIT. *Le savant sait d'une chose tout ce que l'on en peut savoir dans son siècle; l'*ÉRUDIT *tout ce que l'on en savait dans les siècles passés.* (J.-B. Say.) *Il y a des* ÉRUDITS *qui remplissent leurs pages latines de germanismes ou de gallicismes.* (Boissonade.)

— **Syn. Érudit, docte, savant.** V. DOCTE.

— **Antonymes.** Ignorant, illettré, ignare, inérudit, indocte.

Érudits à la violette (LES), spirituelle satire du poëte espagnol José Cadalso, de la fin du XVIIIe siècle. Le titre (*Los eruditos á la violeta*) serait mieux rendu en français par les *Savants à l'eau de rose*, ou ce qu'on appelait chez nous, sous Louis-Philippe, la *littérature en gants jaunes*. L'érudition superficielle, recouvrant son ignorance d'un vernis de pédantisme, est un travers de tous les temps et de tous les pays; on a pu s'en moquer partout à l'occasion, mais on n'a rien écrit de plus ingénieux que le piquant pamphlet de Cadalso. Nous en donnerons un aperçu.

Le poëte prend le titre de professeur en toutes sciences, *de omni re scibili et quibusdam aliis;* il monte en chaire et ouvre son cours. Un auditoire empressé l'entoure, composé de la foule de ceux qui veulent savoir sans rien apprendre. N'ayez crainte des longueurs, on ne doit pas perdre beaucoup de temps : le cours complet n'a que sept leçons; les sept jours de la semaine suffisent à infuser à tous la science universelle. On comprend que ces leçons ne sont d'un bout à l'autre qu'une ironie; mais une grâce charmante, une érudition véritable se cachent sous cette raillerie spirituelle.

La leçon où le malin critique professe la rhétorique et la poésie est singulièrement vive et amusante. « N'étudiez de Virgile, dit il à ses auditeurs, que le IVe livre de l'*Enéide*, et, de ce quatrième livre, seulement ce qui a trait à la tempête, à la forêt et à la caverne. Cueillez une fleur de chaque bouquet dans toute l'étendue de l'œuvre, et le monde vous tiendra pour un grand poëte, si grand qu'on vous chargera d'achever les vers laissés inachevés par Virgile. Quant à l'*Araucana*, le seul poëme épique espagnol qu'il soit décent de connaître, n'en citez jamais que le discours de Colocolo. Vous le louerez beaucoup, parce qu'un Français célèbre (Voltaire) l'a beaucoup loué, vous gardant bien de parler d'autres morceaux excellents qui s'y trouvent aussi; mais le susdit Français ne les a pas loués! » Il y a bien de la malice, et du meilleur goût, dans tout ce qui a trait à notre grand siècle littéraire, à Corneille, à Boileau, à Racine. De Boileau, il faut apprendre par cœur l'*Art poétique* et surtout le morceau où il traite les Espagnols de sauvages, parce qu'ils ne respectent pas, dans leurs drames, la règle des unités. Racine n'a fait que *Phèdre*, et Corneille que le *Cid*, mais il faut bien se garder de dire que le *Cid* est espagnol. « Je l'ai vu moi-même, dit le mordant professeur, à Paris, en l'an de grâce 1757, vêtu et peigné à la française, avec son justaucorps, sa veste, sa culotte taillés dans le dernier goût. Je n'y ai pas reconnu notre Cid Ruy Diaz de Bivar, montant Babieça, ayant Tizona à son côté; ce rude héros qui jurait si fort, suivant le précepte : « Qui jure » bien croit bien! » parlait avec une rare élégance! Les Espagnols devraient en faire une bonne traduction. Quant à *Phèdre*, il ne faut pas dire qu'il s'y trouve un récit pompeux, enflé, boursouflé, dans le genre de ceux que l'on critique tant chez ce pauvre Lope. »

Le dimanche, le professeur résume son cours et traite, en passant, des matières qui ont échappé à la rapidité de son enseignement, l'histoire, les langues vivantes, le blason, la musique, les voyages, la critique littéraire. Le paragraphe consacré aux langues vivantes est très-joli :

« Les langues vivantes forment aujourd'hui une partie fort importante de l'érudition et de l'éducation. Je vous demande en grâce de ne pas prendre cette étude au sérieux; car d'apprendre le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, c'est un travail qui demanderait quatre vies entières, et plus encore, si on voulait apprendre à fond l'origine de ces langues, leurs variations, leur caractère, en quoi elles sont riches, en quoi elles sont pauvres, leurs progrès, leurs rapports, leur usage. Il suffira que vous sachiez du

français ce qu'il en faut pour lire certains livres qui sont tout sucre et tout miel; de l'italien, ce qui est nécessaire pour entendre les ariettes que chantent les dames. Dites de l'anglais que c'est la langue des oiseaux, qu'elle a peu de règles, et que l'ordinaire le signe du génitif, de l'ablatif et du datif se met à la fin de la phrase; que, dans la poésie, ils coupent des mots par la moitié, comme le maçon casse une brique pour la faire entrer dans un mur. De l'allemand, dites que c'est une langue très-rude, mais louez son antiquité. Si vous dites que, dans notre idiome, tous les mots qui commencent par *al* sont d'origine arabe, vous passerez pour un interprète universel, et vous aurez toutes les voix pour être nommé archiviste de la tour de Babel... »

Ce spirituel ouvrage parut en 1772, sous le pseudonyme de Jose Vasquez. La même année, Cadalso lui ajouta une deuxième partie, qui en est le complément nécessaire. Ses disciples, armés de cette science facile, si vite acquise, se sont répandus par le monde, à l'assaut des places et des honneurs. Ils ont échoué honteusement; le poète, le philosophe, le jurisconsulte, le théologien, le mathématicien racontent, dans une série de lettres au professeur, leur déconvenue et comment leur science universelle s'est vu battre en brèche par le simple bon sens et la plus humble remarque d'un homme du métier. C'est la morale du cours.

A la mort de Cadalso, les *Études à la volette* parurent sous son nom dans le recueil de ses œuvres complètes, éditées par Navarete (1818, 3 vol. in-12). M. Antoine de Latour a analysé à part cette œuvre piquante dans sa *Baie de Cadix* (1858, in-12), et nous lui avons emprunté quelques fragments de traduction.

ÉRUDITION s. f. (é-ru-di-si-on — lat. *eruditio*; de *erudire*, instruire). Connaissance très-étendue des textes, des faits, des monuments relatifs au langage, à l'art, à l'histoire des divers peuples : *Un homme plein d'*ÉRUDITION. *Une* ÉRUDITION *immense est quelquefois le masque de la stérilité du génie.* (J.-L. Mabire.) *Peu de philosophie mène à mépriser* l'ÉRUDITION, *beaucoup de philosophie mène à l'estimer.* (Chamfort.) *La Hollande est, sans contredit, après l'Italie, le pays qui a produit le plus grand nombre de femmes distinguées par leur* ÉRUDITION. (Renan.) *Favre était un dilettante de l'*ÉRUDITION. (Ste-Beuve.)

Pour peu qu'on ait de sens et d'*érudition*,
On dit que chaque règle a son exception.
BOURSAULT.

‖ Note érudite, remarque, observation savante intercalée dans un ouvrage : *Il y a trente* ÉRUDITIONS *par page dans mon* Histoire de Sahlé. (Ménage.)

Des *érudit*ions la cour est ennemie.
Même on les voit assez souvent
Rejeter par l'Académie.
LA FONTAINE.

‖ N'est plus usité en ce sens.

— *Puits d'érudition*, Homme d'une érudition profonde et comme inépuisable.

— Rem. On a dit que le mot *érudition* était nouveau. M. Ph. Chasles pense même en avoir fixé la date approximative : « Ce mot apparaît pour la première fois dans la langue française vers le commencement du XVIIIe siècle. Un abbé de Pons, aujourd'hui inconnu, jeta dans un numéro du *Mercure* cette expression, qui fut adoptée. » Le mot *érudition*, qui a signifié d'abord action d'instruire, est, en réalité, extrêmement ancien; il n'en est pas de même du mot *érudit*, qui date, en effet, de l'époque indiquée par M. Chasles.

— Syn. **Érudition**, **littérature**, **savoir**, **science**. L'*érudition* et la *littérature* sont, l'une et l'autre, la connaissance acquise par la lecture des auteurs anciens et modernes; mais, pour avoir de la *littérature*, il suffit d'avoir lu beaucoup de livres, les meilleurs surtout, et de conserver dans sa mémoire les impressions que cette lecture a produites sur l'esprit; pour être *érudit*, il faut de plus avoir lu les commentaires qu'on en a faits, avoir comparé les diverses éditions, connaître le temps où vivaient les auteurs, les sources où ils ont puisé, etc. Le *savoir* et la *science* indiquent plutôt la connaissance des choses que celle des livres; mais *savoir* est absolu, général dans sa signification; *science* est plus précis et suppose une étude plus approfondie : un homme a beaucoup de *savoir* quand il a appris beaucoup de choses, quand aucune branche des connaissances humaines ne lui est étrangère; pour arriver à la *science*, il faut creuser plus avant, et, par conséquent, borner le champ de ses études.

— **Encycl.** Si l'on se conformait au sens général donné à ce mot, en latin *eruditio*, savoir, l'*érudition* embrasserait tout l'ensemble des connaissances humaines; mais l'usage l'a borné au savoir littéraire dans tous les genres. Ce domaine est encore très-vaste et très-varié; il comprend, outre l'histoire littéraire et la connaissance des langues et des livres, l'histoire des peuples, tant anciens que modernes, l'archéologie, la numismatique, la chronologie, la géographie. Dans les sciences mêmes, dans les mathématiques, la physique, la chimie, la médecine, etc., une place est réservée à l'*érudition* : c'est la partie historique, la suite des progrès faits par chacune de ces sciences, connaissance si utile, si nécessaire à leur avancement.

L'importance qu'a prise dans notre siècle l'*érudition*, l'estime que méritent nos philologues, nos archéologues, nos épigraphistes, nos numismates, et ces esprits lumineux qui éclairent, à l'aide de l'exégèse, les points les plus obscurs de l'histoire, de la philosophie, de la religion, ont fait rejeter comme surannées les plaisanteries contre les savants en *us*. Voltaire trouverait difficilement à mettre dans la bouche de quelqu'un de nos érudits ces vers si piquants qu'il faisait dire aux érudits ses contemporains :

Le goût n'est rien; nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

L'*érudition* n'est plus aux mains des compilateurs ni des pédants; on y apporte, outre l'exactitude, le goût qui choisit, la critique qui discerne, la méthode qui dispose. Des textes rapprochés, des faits groupés et comparés, l'*érudit* tire des inductions qui rectifient l'histoire du passé, rétablissent la physionomie des personnages et restituent à leurs actes la signification vraie ou du moins probable. Voilà pourquoi, de nos jours, tout historien, tout philosophe, tout homme qui veut tenir un rang dans les lettres doit être doublé d'un érudit. Un coup d'œil rapide sur les développements successifs de l'*érudition* nous indiquera par quelle suite d'efforts elle est parvenue à acquérir cette importance.

Chez les Grecs, Aristote unit à une vaste *érudition* les vues élevées, l'esprit critique et la méthode; il mit l'*érudition* au service de la science. Ses disciples, à part Théophraste, négligèrent la science, se perdirent dans les détails ou se bornèrent au rôle de commentateurs. Chez les Romains, nous trouvons aussi beaucoup de commentateurs et de scoliastes, mais nous ne voyons que trois érudits remarquables : Varron, Pline l'Ancien et Aulu-Gelle. Varron, qui fut admiré des anciens, surtout comme archéologue, avait composé environ quatre-vingts ouvrages, formant ensemble près de cinq cents livres. « Il avait tant lu, dit saint Augustin, qu'on ne sait où il a pris le temps d'écrire; et il a tant écrit, qu'il serait presque impossible de lire ses œuvres complètes. » De toutes ces œuvres, il ne nous en reste qu'une intacte sur l'*Agriculture*. Le grand traité sur les *Antiquités humaines et divines* ne nous est connu que par des fragments, et pourtant Pétrarque l'avait vu dans sa jeunesse; on ignore comment un ouvrage si précieux a disparu depuis le XIVe siècle. Pline l'Ancien avait écrit sur la grammaire et la rhétorique; il avait raconté les guerres de la Germanie; mais son titre de gloire fut l'*Histoire naturelle*, qui nous est parvenue. S'il n'est ignorer qu'un compilateur, et non un observateur tel qu'Aristote; s'il est d'une crédulité extrême pour les choses extraordinaires et fabuleuses recueillies dans des conversations ou tirées de préjugés traditionnels, il n'en a pas moins accumulé une grande quantité de faits, et donné des renseignements encore utiles à nos savants sur la géographie, sur les minéraux et sur les arts qui les emploient. Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, donne le premier modèle de l'*érudition* littéraire, de la science des textes, des rapprochements ingénieux; c'est plus qu'un scoliaste et un commentateur, c'est un véritable érudit.

Après la destruction de l'empire romain, les lettres se retirèrent en Orient, et l'*érudition* y tint plus de place que le talent créateur; mais ce fut une *érudition* mesquine, étroite, sans portée, à la mesure des esprits byzantins, pour qui des discussions sans cesse renaissantes et souvent puériles tenaient lieu de vie intellectuelle. Toutefois, la *Bibliothèque*, composée au IXe siècle par le patriarche Photius, reste comme un modèle en son genre : c'est l'analyse de deux cent quatre-vingts ouvrages de poésie, d'éloquence, de théologie, de philosophie et de linguistique; l'auteur en fait des extraits et les juge en général avec beaucoup de discernement et de critique. Bien loin de lui, sous ce rapport, se placent les ouvrages de ses successeurs, comme les recueils, d'ailleurs si précieux, de Suidas et d'Eustathe. Celui qu'a composé Suidas, vers le XIe siècle, à la fois lexique, encyclopédie et biographie, est une compilation sans méthode, où les erreurs ne sont pas rares et où le choix des citations n'a pas été fait avec un goût éclairé. Eustathe, qui vivait au siècle suivant, nous a laissé un *Commentaire sur l'Iliade et l'Odyssée*, vaste compilation tirée de tous les commentateurs, qui est le fruit d'un travail long et patient, mais dont les matériaux, distribués avec peu d'ordre, sont déparés en outre par les remarques diffuses et les digressions de l'auteur.

L'*érudition* moderne naquit en Occident, peu de temps avant que la prise de Constantinople par les Turcs eût fait émigrer en Italie les savants et les lettrés. Déjà, plus d'un demi-siècle avant cette catastrophe, quelques-uns d'entre eux s'étaient fixés à Venise, à Florence et à Rome; leurs leçons, suivies par des hommes éminents, avaient répandu le goût de l'antiquité et des recherches littéraires; les disciples qui complétèrent leur instruction à cette école, déjà préparés par des études antérieures, égalèrent bientôt leurs maîtres, et l'on vit, aux noms de Manuel Chrysoloras, du cardinal Bessarion, de Théodore Gaza, de Lascaris, de Georges de Trébizonde, s'unir les noms de Philelphe, du Poggie, d'Ange Politien, etc. La découverte et les progrès de l'imprimerie accrurent encore le nombre des érudits, dont le travail consistait alors à retrouver, à publier et à réparer les débris des lettres et des sciences anciennes, gâtées en tant d'endroits par l'ignorance des copistes. Au nombre des hommes qui rendirent à la pensée cet important service, il faut placer la plupart des premiers imprimeurs, surtout Alde Manuce, qui donna tant d'éditions précieuses grecques ou latines, et les Estienne, qui, outre leurs éditions, firent ces vastes et précieux répertoires intitulés *Trésor de la langue latine* et *Trésor de la langue grecque*. Parmi les autres érudits du même temps qui s'appliquèrent à rectifier les textes de l'antiquité, à les commenter, à les traduire et à les publier, nous ne pouvons citer que les plus célèbres : Erasme, qui donna des éditions si estimées d'auteurs latins, principalement celle de Térence; Jules-César Scaliger, dont la vanité et les querelles injurieuses ne doivent pas faire oublier l'*érudition* variée; Isaac Casaubon, dont le *Commentaire sur Athénée* et l'édition de *Strabon* sont regardés comme des chefs-d'œuvre; Juste-Lipse, qui, par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, étonnait autant qu'il charmait par sa diction et son style; Guillaume Budé, à qui l'on doit, outre des commentaires sur le droit romain et de profondes recherches sur le système monétaire usité à Rome, la bibliothèque de Fontainebleau, qui a servi de berceau à notre grande Bibliothèque nationale, et, en grande partie, les trois chaires libres de latin, de grec et d'hébreu qui furent l'origine du Collége de France, etc. L'*érudition*, limitée alors presque exclusivement à l'étude des textes grecs et latins, devint une mode dans tout le monde littéraire et intelligent. La plaire et la toucher aux vers et aux critiques généralement, l'étalage de citations qui va jusqu'au ridicule; tous les auteurs en remplissent leurs ouvrages à tort et à travers; on voit même Montaigne, le plus indépendant et le plus universel général, et ne pas garantir l'esprit si personnel qui brille dans leurs écrits d'une abondance excessive de textes empruntés aux écrivains antiques; mais chez Rabelais, dont l'*érudition* est prodigieuse, cette profusion tourne à la satire.

Au XVIIe siècle, l'emploi des formules et des citations, l'apparat pédantesque, non-seulement déplacé, mais ridicule, ne cessa que graduellement, et Molière aurait pu trouver chez d'autres auteurs que Ménage l'original de son Vadius. La véritable *érudition* fit moins des progrès remarquables et étendit considérablement son domaine. André Duchesne mérite, par ses savantes recherches, le nom de Père de l'histoire de France. Les frères de Sainte-Marthe firent, sous le titre de *Gallia christiana*, à l'aide de documents authentiques, l'histoire du clergé séculier et régulier en France, ouvrage fort important, qu'un érudit très-éclairé, M. B. Haureau, a continué de nos jours. Le jésuite Philippe Labbe publia la collection des conciles, enrichie de notes savantes. Baluze réunit les capitulaires des rois de France. Le père Menestrier, de la compagnie de Jésus, donna les règles du blason et se livra à des recherches sur la science héraldique. Les augustins, et en particulier le P. Anselme, étudièrent les généalogies des rois de France et des grands officiers de la couronne. Le bénédictin Coustant commençait à publier les *Acta sanctorum*, vaste recueil contenant les vies des saints, les lettres, les écrits ecclésiastiques qu'ils ont laissés et les documents qui les concernent. Les bénédictins préparèrent de grands travaux historiques et littéraires, qu'ils mirent au jour dans le siècle suivant, et purent s'enorgueillir d'un des plus célèbres érudits qu'ait eus la France, Jean Mabillon. Investigateur studieux, rechercharit sincèrement la vérité, Mabillon fit de son ouvrage sur les *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît* un recueil historique d'une haute valeur, où la chronologie était rétablie, les faits restitués, les différents usages des temps découverts et expliqués, les points importants de la discipline ecclésiastique éclaircis et fixés; il défendit avec une fermeté digne de tout éloge, contre une partie du clergé, l'exactitude et la critique scrupuleuse qui avaient été ses guides et qui mettaient à néant bien des fictions défaites; sa méthode, nouvelle dans l'Église et pourtant si conforme aux intérêts bien entendus de la religion, fut, malgré les récriminations, approuvée par ses supérieurs et devint la règle des bénédictins dans leurs recherches érudites. Un autre titre de gloire de Mabillon est d'avoir fondé l'école des historiens antiquaires par son *Traité sur la diplomatie*; le premier, il s'appliqua à discerner l'authenticité des monuments de l'histoire, des chartes et diplômes; il étudia la forme sous laquelle ils ont été conservés, les variations subies à diverses époques par les usages graphiques; il nota les signes auxquels on peut distinguer les diplômes vrais parmi les faux diplômes, si nombreux pour les premiers temps de notre histoire; toutefois, avec une largeur de vues et une modestie bien rares chez un chef d'école, il ne crut pas et ne voulut pas faire croire, comme plusieurs de ses disciples, que l'histoire consistait tout entière dans la connaissance et l'analyse des diplômes. A la même époque, Richard Simon donnait sur l'Ancien Testament un premier exemple d'exégèse : étudiant, à l'aide des faits historiques et des similitudes ou des dissemblances de la langue, l'origine des premiers livres de la Bible, il en arrivait à conclure que le *Pentateuque* n'avait pas été composé par Moïse, mais par des scribes du temps d'Esdras, sous la direction de la grande synagogue. Ni les prières de ses amis, ni les ordres des supérieurs de l'Oratoire, dont il était membre, ni la sévérité autoritaire de Bossuet, l'accusant de remuer à plaisir des difficultés dangereuses pour la foi et le traitant d'hérétique, ne purent le faire renoncer à des conclusions qu'il regardait comme légitimement acquises par la science. Ces conclusions, prématurément lancées dans le monde catholique, ont été reprises plus tard et corroborées par l'école rationaliste allemande.

En même temps que l'*érudition* s'engageait dans ces voies nouvelles, propres à conduire l'esprit humain vers la vérité, elle n'abandonnait pas la voie qu'avaient tracée les savants du XVIe siècle et y faisait des progrès remarquables. On voyait paraître les éditions des Elzevir, celles *ad usum Delphini*, et la collection connue sous le nom de *Variorum*. La *Byzantine* du Louvre, la *Bibliothèque des Pères*, les Bibles polyglottes donnaient aux linguistes, aux littérateurs, aux historiens, de nouveaux instruments de travail. Du Cange publiait ses glossaires du latin et du grec au moyen âge : *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*; *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*. Hardouin faisait ses beaux commentaires sur les poëtes latins; Gérard-Jean Vossius écrivait, avec un savoir profond, sur les historiens de l'antiquité et sur les mythologies; son fils Isaac mettait dans ses remarques sur les Latins un esprit pénétrant, original et l'indépendance d'un libre penseur. Grævius, outre ses éditions grecques et latines, rédigeait une histoire critique généralement sûre, publiait son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, vaste recueil de science archéologique. Jean-Frédéric Gronovius se montrait, dans ses éditions grecques, d'une capacité supérieure à celle de tous ses contemporains; son fils Jacques donnait sur Cicéron, sur Pétrarque, sur Hérodote, sur les géographes grecs des travaux faits de main de maître et publiait son *Thesaurus antiquitatum græcarum*, recherché encore aujourd'hui par ceux qui veulent étudier en détail l'organisation politique, la religion, les mœurs et les usages de la Grèce.

A la fin du XVIIe siècle commencerent à être publiés, sous forme de dictionnaires, des ouvrages destinés à vulgariser certaines parties de l'*érudition*. Moréri fit paraître, en 1674, la première édition de son *Grand Dictionnaire historique*, où il avait eu dessein de renfermer, par ordre alphabétique, les curiosités de l'histoire et de la mythologie. Cet essai laissait bien des lacunes, offrait bien des erreurs et des inutilités; mais il ouvrait une voie que suivirent bientôt d'excellents esprits. Bayle, qui, selon Voltaire, a répandu plus de lumière à lui seul que les érudits ses prédécesseurs tous ensemble, composa son *Dictionnaire historique et critique*, où il a déployé ces trésors de lecture, cette mémoire prodigieuse, cet esprit pénétrant, cette dialectique serrée et vigoureuse, cette ironie indépendante qui lui ont donné une haute place parmi les intelligences d'élite. L'ouvrage de Bayle, publié de 1695 à 1697, fut continué par Chaupiepié dans le *Nouveau Dictionnaire historique et critique* (1750), puis par Prosper Marchand, sous le titre de *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques et littéraires* (1758-17..). En cette même année 1759 paraissait l'édition définitive du *Dictionnaire* de Moréri, qui, avec les suppléments du savant abbé Goujet, formait dix volumes in-folio.

Cependant l'*érudition*, mise ainsi à la portée de tous les lecteurs, ne cessait pas de tomber pour les pédants et les esprits médiocres, un moyen d'imposer le respect en masquant leur ignorance par un fatras de citations inutiles et de commentaires disproportionnés. C'est contre eux que Saint-Hyacinthe publia le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, où, à propos d'une pauvre chanson en quarante vers, il accumula deux cents pages de préfaces, prolégomènes, remarques, commentaires et citations en toutes langues. Mais, au-dessus de ces satires, qui n'étaient pas dirigées contre eux, les vrais érudits continuaient leurs importants travaux. Montfaucon enseignait la paléographie grecque, et donnait, dans son *Antiquité expliquée*, un résumé complet des connaissances alors acquises en archéologie grecque, latine, juive, gauloise, etc. Dom Bouquet commençait le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Secousse réunissait les ordonnances des rois de France. Dom Rivet, aidé par ses confrères de la congrégation de Saint-Maur, entreprenait l'*Histoire littéraire de la France*. L'Académie des inscriptions, formée en 1663, avait pour but d'abord hésitante sur le programme des travaux qu'il lui appartenait de suivre, s'était affermie, se traçait des limites assez larges pour admettre tous les genres d'*érudition*, et, sagement recrutée, elle commençait à tenir dans l'Europe savante la belle place que lui ont assurée le mérite de ses membres et le vaste ensemble de mémoires, de dissertations qui font de son *Recueil* l'un des plus remarquables qui existent en aucune contrée; elle suivait attentivement et avec intérêt, non-seulement les travaux faits dans son sein, mais aussi ceux qui se faisaient à côté d'elle, et que plus tard elle devait être appelée à continuer. Dans le même siècle, les érudits étrangers, Fabricius, Burmann, Brunck, Ernesti, Heyne, Reiske, Wolff, Schneider, Muratori, etc., enrichissaient, par d'incessantes recherches, par des publications de plus en plus parfaites, le Trésor de l'*érudition*.

Au XIXe siècle, ce développement du savoir littéraire, poussé en avant par l'impulsion de la force acquise et par le génie de quelques hommes, s'est continué avec plus de largeur et d'ensemble dans les vues. En dehors des immenses progrès réalisés par l'Allemagne en philologie, en exégèse, en histoire, des travaux utiles faits dans les autres pays, notamment en Angleterre et en Italie, l'*érudition* a accompli en France un progrès rapide et souvent inattendu. Au début même du siècle, le *Magasin encyclopédique* de Millin offre un recueil périodique des plus intéressants pour les lettres et les sciences historiques. En 1808, Champollion commença, par un prodigieux effort d'intelligence, à pénétrer le secret de l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, et ouvrit ainsi à la science historique vers des malades atteints pour la seconde fois. En général, ces affections sont moins graves quand elles récidivent; il y a cependant à ce fait de nombreuses exceptions. Les conditions atmosphériques, l'âge et la nature des sujets exercent une grande influence. On a souvent remarqué que quelques épidémies étaient très-meurtrières, tandis que d'autres, au contraire, étaient relativement inoffensives. Les fièvres *éruptives* sont contagieuses, et l'on a vu des maladies peu graves chez un individu devenir mortelles chez celui auquel l'affection avait été communiquée. Cependant, si ces maladies sont souvent contagieuses, elles ne le sont pas toujours, et il n'est pas rare de voir les personnes qui soignent les malades épargnées par la maladie.

Quelques auteurs ont pensé que, dans les fièvres *éruptives*, l'éruption était le point de départ de la fièvre et de tous les accidents que l'on observe. Si l'on étudie avec soin ces maladies, il est facile de prouver que l'inflammation de la peau ne constitue qu'un caractère accidentel et purement secondaire. Comment, en effet, rapporter à une maladie de la peau qui n'existe pas encore les troubles généraux, souvent assez graves, qui persistent pendant plusieurs jours et qui offrent des caractères si distincts? Comment même expliquer la pyrexie par la maladie cutanée une fois développée, lorsqu'on voit le mouvement fébrile diminuer et même quelquefois s'éteindre momentanément après que l'éruption s'est effectuée? Il faut ajouter que, si les symptômes qu'on observe et la gravité de la maladie dépendaient de la lésion des téguments, il existerait un rapport exact entre l'intensité des symptômes et l'étendue des altérations. Or c'est ce qui n'a pas lieu. Ces phlegmasies cutanées, qui sont la conséquence d'une cause générale, différent des phlegmasies franches et primitives par plusieurs caractères : 1° elles se montrent successivement ou simultanément sur tout le corps; 2° il est impossible de les produire artificiellement et elles reconnaissent toujours une cause spécifique; 3° les agents thérapeutiques, tels que les antiphlogistiques et les contre-stimulants, qui ont une si grande efficacité sur les inflammations ordinaires, sont sans influence sur les fièvres *éruptives*. Celles-ci ont une marche invariable, une durée qui est presque toujours la même, et un même mode de terminaison. Ajoutons que les fièvres *éruptives* éprouvent de grandes modifications suivant les temps et suivant les lieux. V. FIÈVRES, ÉPIDÉMIES, VARIOLE, ROUGEOLE, SCARLATINE, SUETTE, MALADIES EXANTHÉMATIQUES.

ÉRUPTION s. f. (é-ru-psi-on — lat. *eruptio*; de *erumpere*, sortir avec violence). Émission violente, sortie soudaine et bruyante : ÉRUPTION *volcanique*. *Les solfatares sont souvent d'anciens dépôts, dus à des* ÉRUPTIONS *volcaniques*. (A. Maury.) *Les Pyrénées ont été formées par l'*ÉRUPTION *de masses de granit et d'ophite*. (L. Figuier.)

— Production, premier développement intérieur : *L'*ÉRUPTION *des bourgeons*.

— Fig. Production soudaine et abondante, débordement : *Une* ÉRUPTION *non interrompue de grandes œuvres et de découvertes a signalé ces trente dernières années*. (Michelet.) *Les cours débordèrent; la prose n'y suffit pas, une* ÉRUPTION *put soulager seule un sentiment si profond*. (Michelet.)

— Pathol. Évacuation de matière : ÉRUPTION *de sang, de pus, d'humeur. Les flueurs blanches cessent à l'*ÉRUPTION *des mois*. (A. Paré.) ‖ Accumulation de matière morbifique qui se manifeste à la peau par des boutons, des pustules ou des taches : ÉRUPTION *de petite vérole, de rougeole, de scarlatine, d'urticaire*. ÉRUPTION *cutanée*. ‖ *Éruption des dents*, Travail de la dentition, sortie des dents hors de l'alvéole.

— Gramm. Ne confondez pas *éruption* avec *irruption*. On dit : l'*éruption d'un volcan*; une *éruption de boutons, de pustules*; les *irruptions des barbares*; *faire irruption sur un territoire*; l'*irruption des eaux*. Comme l'indiquent deux préfixes *é* et *ir* pour *in*, *éruption* marque un mouvement de dedans en dehors, et *irruption* un mouvement de dehors en dedans : les barbares firent *irruption* dans l'empire romain; un volcan fait *éruption* hors des entrailles de la terre.

— **Encycl.** Géol. *Terrains éruptifs*. V. TERRAIN, IGNIT, VOLCANIQUE.

— Méd. On qualifie de fièvres *éruptives* les fièvres caractérisées à la fois par un mouvement fébrile continu et par une éruption plus ou moins considérable. Les fièvres *éruptives* composent un groupe de maladies tout spécial, appartenant à la classe des fièvres continues. Les principales affections *éruptives* sont : la variole, la rougeole, la scarlatine, la suette miliaire. Ces quatre maladies ne forment pas à elles seules le groupe des fièvres *éruptives*, mais elles peuvent être considérées comme les plus importantes à signaler, car la rougeole, la petite vérole volante, etc., ne sont elles-mêmes que des degrés différents des maladies que nous avons citées. Parmi les fièvres *éruptives*, il y en a de fort graves; presque toutes peuvent devenir épidémiques. Les enfants sont très-exposés à ces maladies et surtout à la rougeole et à la scarlatine; ils peuvent l'avoir plusieurs fois. Les adultes peuvent aussi contracter ces maladies, surtout lorsqu'elles deviennent épidémiques; il n'est pas rare de voir des malades atteints pour la seconde fois. En général, ces affections sont moins graves quand elles récidivent; il y a cependant à ce fait de nombreuses exceptions. Les conditions atmosphériques, l'âge et la nature des sujets exercent une grande influence. On a souvent remarqué que quelques épidémies étaient très-meurtrières, tandis que d'autres, au contraire, étaient relativement inoffensives. Les fièvres *éruptives* sont contagieuses, et l'on a vu des maladies peu graves chez un individu devenir mortelles chez celui auquel l'affection avait été communiquée. Cependant, si ces maladies sont souvent contagieuses, elles ne le sont pas toujours, et il n'est pas rare de voir les personnes qui soignent les malades épargnées par la maladie.

Quelques auteurs ont pensé que, dans les fièvres *éruptives*, l'éruption était le point de départ de la fièvre et de tous les accidents que l'on observe. Si l'on étudie avec soin ces maladies, il est facile de prouver que l'inflammation de la peau ne constitue qu'un caractère accidentel et purement secondaire. Comment, en effet, rapporter à une maladie de la peau qui n'existe pas encore les troubles généraux, souvent assez graves, qui persistent pendant plusieurs jours et qui offrent des caractères si distincts? Comment même expliquer la pyrexie par la maladie cutanée une fois développée, lorsqu'on voit le mouvement fébrile diminuer et même quelquefois s'éteindre momentanément après que l'éruption s'est effectuée? Il faut ajouter que, si les symptômes qu'on observe et la gravité de la maladie dépendaient de la lésion des téguments, il existerait un rapport exact entre l'intensité des symptômes et l'étendue des altérations. Or c'est ce qui n'a pas lieu. Ces phlegmasies cutanées, qui sont la conséquence d'une cause générale, différent des phlegmasies franches et primitives par plusieurs caractères : 1° elles se montrent successivement ou simultanément sur tout le corps; 2° il est impossible de les produire artificiellement et elles reconnaissent toujours une cause spécifique; 3° les agents thérapeutiques, tels que les antiphlogistiques et les contre-stimulants, qui ont une si grande efficacité sur les inflammations ordinaires, sont sans influence sur les fièvres *éruptives*. Celles-ci ont une marche invariable, une durée qui est presque toujours la même, et un même mode de terminaison. Ajoutons que les fièvres *éruptives* éprouvent de grandes modifications suivant les temps et suivant les lieux. V. FIÈVRES, ÉPIDÉMIES, VARIOLE, ROUGEOLE, SCARLATINE, SUETTE, MALADIES EXANTHÉMATIQUES.

ÉRUGINEUX, EUSE adj. (é-ru-jî-neu, eu-ze — lat. *eruginosus*; de *æruga*, rouille, vert-de-gris, qui dérive lui-même de *æs*, *æris*, cuivre, airain. La racine sanscrite est *ayas*, fer, d'où sont provenus non-seulement *æs*, *æris*, mais *aenus*, *ahenus*, contraction évidente de *aeneus*, que Kuhn rapproche du sanscrit *ayasmaya*, même sens. Il est remarquable que la racine *ayas*, fer, renferme aussi l'idée générale de métal, or, argent, airain, et que cette acception vague se soit perpétuée dans l'*æs* latin; bien plus, à l'idée de métal, et par conséquent de métal précieux, s'est jointe celle de gain, de profit, et on retrouve la même réunion d'idées dans le kymrique *nael*, qui signifie à la fois fer, acier, gain, profit, trésor). Dont la couleur est analogue à celle de la rouille, et en particulier de la rouille de cuivre ou vert-de-gris.

— Pathol. *Bile érugineuse*, Matière verdâtre que rend le malade par en haut ou par en bas, dans certaines maladies. ‖ *Crachats érugineux*, Crachats de la couleur du vert-de-gris.

ÉRUPTIF, IVE adj. (é-ru-ptif, i-ve — rad. *éruption*). Géol. Formé, produit par une éruption volcanique : *Roche* ÉRUPTIVE. *Les terrains* ÉRUPTIFS *des époques anciennes forment une partie importante de l'écorce terrestre*. (Burat.)

— Pathol. Qui est accompagné d'éruption : *Fièvre* ÉRUPTIVE.

de la montagne chauffe fortement, même jusqu'au rouge, le cône de scories et de cendres. Cet afflux de chaleur fond subitement les névés qui recouvrent la cime et détache les glaciers, qui flottent en lambeaux sur leur eau de fusion; les averses de matières en fusion activent la liquéfaction. L'eau bouillante roule partout à grands flots, délave les cendres et entraîne tout ce qui se trouve sur son passage; de là une épouvantable débâcle. En 1803, on vit disparaître, en une seule nuit, l'épais manteau de neige qui recouvre le Cotopaxi. Mais c'est en Islande et au Kamtschatka que ces déluges atteignent des proportions considérables et causent les plus grandes calamités. Durant l'*éruption* du Kotlugaja (Islande), en 1860, on put observer ces effets dévastateurs. Les neiges fondirent, les glaciers se détachèrent, des torrents d'eau bouillante chargés de sable, de glaçons entraînèrent les arbres, les habitations; et ces avalanches, roulant en tumulte avec une incroyable vitesse, comblèrent des vallées, en creusèrent de nouvelles, et sur leur passage polirent et strièrent les rocs les plus durs. Les pentes des volcans sont élevées, sans neige et sans glaciers, peuvent aussi être ravagées par des avalanches fangeuses, qui tirent alors leur origine des immenses volumes de vapeurs qui se dégagent du cratère et se résolvent subitement en pluies torrentielles en arrivant dans l'air froid qui baigne le pic volcanique. Pendant la fameuse *éruption* du Vésuve en 79, ce fut une pluie de débris de roches de cette espèce qui engloutit la ville d'Herculanum; et depuis cette époque, de pareils torrents, appelés par les habitants du pays de boue, ont souvent désolé les terres cultivées qui recouvrent les pentes inférieures du volcan. Une autre cause assez commune de semblables inondations de boue est celle-ci : les cendres fines, qu'il a la fin d'une *éruption* comblent le cratère, sont susceptibles de faire une pâte avec l'eau et de se transformer en une sorte d'argile, elles peuvent former, à la suite des pluies ou des chutes de neiges, une épaisse couche imperméable, au-dessus de laquelle se réunissent les eaux météoriques, et le cratère se trouve ainsi transformé en lac profond dans lequel deux plantes, des infusoires et des poissons peuvent vivre et prospérer, jusqu'à ce qu'un nouveau cône, les feux souterrains vienne désobstruer le cratère. D'autres fois, comme on le voit dans les volcans de Quito, des cavernes spacieuses, creusées dans les flancs de la montagne, reçoivent les infiltrations des eaux de neige et se tranforment en réservoirs souterrains, qui communiquent aussi avec les ruisseaux des hauts plateaux. Les poissons se multiplient et vivent dans ces sombres retraites; mais, quand arrive un violent ébranlement, l'eau, les roches fracturées, les cendres, tout se mêle, et les voûtes s'entr'ouvrent, des avalanches de boues, pétries de poissons, inondent la plaine. Une des plus curieuses, parmi les débâcles qui ont eu lieu, cette qui, en 1691, descendit des hauteurs de l'Imbamburu; l'abondance des poissons qui fourmillaient dans cette fange fut telle, que les miasmes qui se répandirent dans l'air pendant leur putréfaction engendrèrent des fièvres malignes qui firent un second fléau pour les habitants de la plaine.

Après avoir considéré les *éruptions* volcaniques à un point de vue général, il nous reste à passer brièvement en revue celles que l'histoire nous signale comme ayant produit les effets les plus désastreux. Il y a d'abord la fameuse *éruption* du Vésuve qui éclata au mois d'août de l'année 79 de notre ère. Les Romains savaient bien que le Vésuve avait été autrefois en activité; mais ces souvenirs, qui se rapportaient à une époque très-reculée, s'étaient presque effacés. On habitait sans aucune inquiétude les villes construites sur ses pentes, à cause de la beauté de la situation et de l'extraordinaire fertilité du sol. C'est dans cette *éruption*, précédée depuis plusieurs années de tremblements de terre assez violents, que furent détruites les villes d'Herculanum et de Pompéi. Herculanum fut recouverte par la lave qui s'infiltra dans ses rues, dans ses édifices et ses monuments comme une coulée de fonte dans un moule; aussi cette cité apparut-elle à ceux qui la fouillaient comme une sorte de ville souterraine, qu'on taille, pour ainsi dire, dans un immense bloc de lave. Pompéi, au contraire, fut comblée par cette masse de cendres, de boues, de petits cailloux que vomissait la bouche enflammée du Vésuve; aussi les recherches faites dans cette ancienne cité se bornent-elles à un simple enlèvement d'un gravier si mou et si fraible qu'il a conservé depuis dix-huit siècles la forme des objets enterrés. C'est dans cette *éruption* que Pline le Naturaliste trouva la mort. Il commandait la flotte romaine à Misène; en voyant les flammes vomies par le Vésuve, il voulut accourir sur les lieux même, pour être témoin du phénomène et pour secourir les habitants. Sur la rive de Stabies, il fut étouffé par la quantité de cendres qui voltigeaient dans l'atmosphère et qui avaient pris la place de l'air respirable. Nous devons signaler ensuite l'*éruption* de 1631, qui fit écrouler une partie de la montagne et se termina par une coulée de lave qui alla s'éteindre dans la mer près de Portici, après avoir brûlé les maisons et les